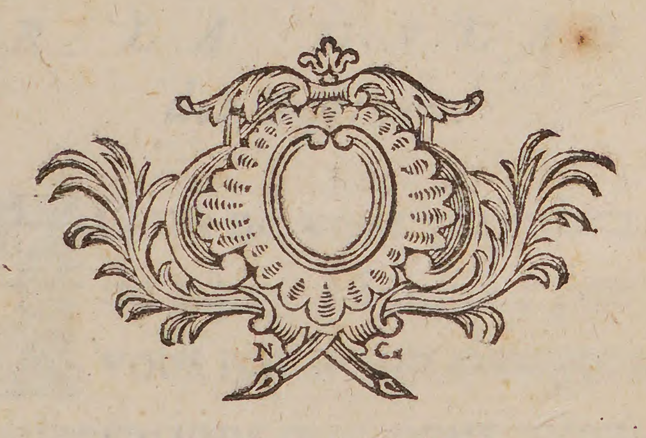
LETTRE D'UN MÉDECIN DE PARIS, A UN MÉDECIN DE PROVINCE, *SUR LA MALADIE des Bestiaux.*



A PARIS,
Chez CH. J. B. DELESPINE, Imprimeur & Libraire ord. du Roi, rue S. Jacques, à la Victoire & au Palmier.

M. DCC. XLV.

riſé nos entrepriſes, vous auriez été plutôt inſtruit. Mais il en coute beaucoup à l'amour propre, quand on eſt forcé d'avouer que tous ſoins ont été preſque inutiles, & qu'on a été ſpectateur d'un incendie ſans pouvoir en arrêter le progrès. Comment d'ailleurs réuſſir ? quelle maladie à combattre ! & que d'obſtacles à ſurmonter ! Vous en allez juger.

La Maladie qui regne depuis quelques années parmi les Beſtiaux, eſt une fiévre maligne, peſtilentielle & pourpreuſe. Elle a pris naiſſance en Bohême, pendant que ce Royaume a ſervi de théâtre à la guerre ; de là elle eſt paſſée en Hongrie & en Baviére ; le Tirol, l'Alſace, la Lorraine, la Franche-Comté, en ont ſucceſſivement reſſenti les cruelles atteintes. La Flandre n'a point été épargnée, & l'on ſeroit effrayé du nombre pro-

digieux de Beſtiaux que toutes ces differentes Provinces ont perdues. Ce n'eſt que ſur les Taureaux, Bœufs, Veaux, & ſur-tout ſur les Vaches que la Maladie s'eſt attachée. Bien des raiſons ont contribué à multiplier les malades, & à étendre la maladie.

Les rémédes employés devenans impuiſſans contre une maladie ſi violente, & dont les effets étoient ſi prompts, les propriétaires des Beſtiaux ne ſongerent bien-tôt qu'à diminuer leur perte, & vendirent à vil prix leurs beſtiaux, aimant mieux perdre ſur le prix que de perdre leurs bêtes; enſorte que les animaux qui avoient le mal dans leur ſein, l'ont communiqué dans les étables, & le mal s'eſt répandu avec une rapidité prodigieuſe.

Envain les Magiſtrats ont voulu

prévenir la contagion par les réglémens les plus ſages ; l'appas du gain, bien ſouvent la pauvreté, ont franchi toutes les bornes qu'on vouloit oppoſer à la Maladie. On ordonnoit que les animaux ſeroient enterrés avec leur cuir ; mais les payſans qui ne pouvoient être ſuffiſamment obſervés, écorchoient leurs bêtes, faiſoient des amas de cuirs, & les Tanneurs des villes voiſines, en les enlevant, ſemoient la contagion ſur tous les lieux de leur route.

Ceux qui ont voulu prévenir le mal ſe ſont adreſſés aux gens qui paſſoient pour être plus experts dans la guériſon des maladies des beſtiaux, & ces gens qui avoient déja été appellés dans les païs infectés, ont porté la Maladie dans toutes les étables où ils prétendoient porter la ſanté.

Enfin, les pauvres, qui à la honte de la nation, n'ont d'autre état, d'autre profeſſion que de parcourir les Provinces, pour mandier leur nourriture ſans la mériter par leur travail, & auſquels on a coutume de donner l'hoſpitalité dans les étables, y ont communiqué la Maladie, cette Maladie étant une vraie peſte dont la contagion eſt démontrée par des faits multipliés & inconteſtables.

Le mal eſt donc paſſé de provinces en provinces, & enfin eſt arrivé juſqu'à notre Capitale. Les approches du Carême, tems pendant lequel il ſe fait une plus grande conſommation de lait, engagerent pluſieurs particuliers des Fauxbourgs de Paris, dès la fin de Janvier dernier, & dans tout le mois de Février, à acheter des Vaches. Il ſe tient tous les huit jours dans la Plaine des Sa-

blons une eſpéce de foire, où l'on vend des Vaches, & ce fut là que pluſieurs particuliers en acheterent. Fort peu de tems après, la mort d'un grand nombre de ces animaux annonça la Maladie. La Police attentive, donna d'abord tous ſes ſoins pour faire enterrer les bêtes mortes, & tint la choſe ſecrette, pour ne point effrayer le peuple ſur la nourriture. On conſulta les Marêchaux & les experts dans les maladies des Beſtiaux; la Maladie néanmoins gagna avec d'autant plus de rapidité, que le voiſinage y contribuoit, & que dans les Fauxbourgs d'une auſſi grande ville que Paris, les logemens ne peuvent être ni aſſez grands, ni aſſez éloignés les uns des autres pour ſe mettre à l'abri de la contagion.

Les Magiſtrats apprennans que malgré toutes les précautions de la

Police , la Maladie augmentoit & paroiſſoit tout à la fois dans differentes extrémités de Paris, crurent qu'il étoit de leur devoir d'examiner la choſe de plus près. On fit alors des aſſemblées chez Monſieur le premier Préſident, où Meſſieurs les gens du Roi, Monſieur le Lieutenant Général de Police, Monſieur le Prévôt des Marchands & Monſieur l'Intendant ſe trouverent. On n'oublia rien de ce qui pouvoit faire connoître la nature de la Maladie , & les rémédes qui lui convenoient. On ne s'en tint pas là. On crut qu'il falloit conſulter notre Faculté , & vers le milieu du mois de Mars le Doyen fut mandé. En conſéquence des ordres qu'il reçut des Magiſtrats & des délibérations de la Faculté, il fut accompagné de pluſieurs Docteurs qui ſe tranſporterent ſur les

lieux mêmes, & dans les étables infectées, où ils furent ſpectateurs du ravage effrayant que cauſoit par tout la Maladie.

Le mal augmentoit de jour en jour, & on ne peut imaginer la quantité de morts & de mourans que nous avions à voir chaque jour. Nous fimes faire pluſieurs ouvertures dans les differens départemens où nous avions été envoyés. Par tout, uniformité de découvertes. Inflammation, cangrène, lividité dans les viſcéres, puanteur effroyable. Les Vaches ouvertes, en ſuivant d'abord les organes de la digeſtion, on trouvoit le premier eſtomach rempli d'une quantité prodigieuſe d'alimens, quoique ſouvent ces animaux euſſent été trois, quatre, ſix, huit jours ſans manger. En pourſuivant toujours, on trouvoit le *feuillet* rempli d'alimens dur-

cis, & ſemblables à des mottes à bruler; les membranes de ce viſcére noirâtres, cangrenées & ſe déchirant aiſément. Le dernier eſtomach, autrement appellé la *Franche-mule*, étoit par tout d'un rouge pourpre ſemé de taches violettes. On y trouvoit quelquefois du pus; la membrane intérieure s'enlevoit facilement; les inteſtins étoient cangrenés; dans pluſieurs de ces bêtes on remarquoit de taches noires au foie, des hydatides, des marques de cangrène au poulmon, le cerveau enflammé, la ratte & les reins dans l'état ordinaire; mais dans preſque toutes (l'obſervation étoit uniforme,) on trouvoit la veſicule du fiel remplie d'une bile de conſiſtence trop fluide; la couleur en étoit altérée, elle n'étoit plus de ce verd foncé qui lui eſt naturel. A l'extérieur on remar-

quoit dans quelques bêtes, vers les mammellons du pis, des taches livides & pourpreuſes. Le fondement rendoit un peu de ſang noirâtre & cangrené.

Voici maintenant, Monſieur, les ſignes qui précédoient la mort, & que nous eumes le tems d'obſerver ſur une multitude de bêtes que nous viſitâmes avec exactitude tous les jours pendant plus de ſix ſemaines.

Quelques jours avant que les Vaches paruſſent malades, fuſſent dégoutées, triſtes, &c... dans le tems même qu'on les croyoit encore en bonne ſanté, que le lait fourniſſoit, nous nous ſommes apperçus d'un mouvement de fiévre conſidérable, enſorte que le battement du cœur augmentoit de vivacité & de velocité preſque du double.

Dès ce tems il auroit fallu tenir

les animaux à la diéte la plus sevére ; mais c'est ce que nous n'avons jamais pu persuader aux propriétaires de ces animaux. Ils nous disoient franchement que leurs bêtes tomberoient malades si on ne leur donnoit toute leur nourriture ordinaire. Vous sçaurez en passant, Monsieur, que cette nourriture étoit prodigieuse, & que celles qu'on nourrissoit le plus abondamment ont toujours été les premieres prises. Il faut encore vous observer que la Maladie a toujours commencé par les vaches nouvellement achetées, & que ce n'a été ordinairement qu'après leur mort que les anciennes tomboient malades. La fiévre ayant pour ainsi dire couvé plusieurs jours, suivant la disposition plus ou moins grande de la bête malade, les accidens suivans se manifestoient tout à coup ; des frissons irréguliers revenant

plusieurs fois le jour ; les yeux rouges & larmoyans , les cornes & les oreilles froides, la tête lourde & pésante ; on leur voyoit couler une bave gluante & épaisse des nazeaux & de la bouche ; le lait diminuoit insensiblement, & au lieu de trois pintes qui étoit la traitte ordinaire, on avoit de la peine à en tirer une pinte, quelquefois même une chopine par jour. Ces animaux toussoient frequemment, poussoient de longs soupirs, étoient dans une tristesse, une langueur, une insensibilité prodigieuses ; dans leurs excremens, on voyoit, les premiers jours de la Maladie, des filets de sang. Les unes avoient un flux de ventre considérable , d'autres ne fientoient qu'avec des tranchées ; on remarquoit un mouvement convulsif de l'épine depuis la tête jusqu'à l'extrémité du dos ; elles ne se soutenoient plus sur

leurs jambes ; elles battoient du flanc ; la reſpiration devenoit de plus en plus gênée ; en appuyant ſur les reins, on ſentoit la peau preſque ſéparée de la chair, & on s'appercevoit d'un froiſſement ſemblable à celui d'un parchemin ſec. Enfin, elles mouroient les unes au bout de huit jours, d'autres au bout de trois, quatre, cinq jours ; j'en ai vu mourir en quatre heures de tems, qui avant n'avoient eu aucuns ſymptômes de la Maladie, & qui par l'ouverture, en avoient intérieurement tous les accidens, la cangrène du dernier eſtomach, & les viſcéres couverts de tâches pourprées.

La Maladie bien connue, bien caractériſée avec tous ſes ſymptômes, les ouvertures annonçant par tout & dans les fauxbourgs les plus éloignés les uns des autres, même Maladie, mêmes ſymptômes, mêmes accidens,

mêmes obſervations ; nous fimes tous nos efforts pour établir une méthode curatoire. Que d'obſtacles ! Que de difficultés ! Deux indications principales ſe préſentoient à remplir. Débaraſſer les eſtomachs de la prodigieuſe quantité d'alimens dont ils étoient farcis ; prévenir l'inflammation ou en arrêter les progrès, en conſéquence preſcrire des remédes convenables & les faire éxécuter.

Pour ſatisfaire aux indications, il falloit la diéte la plus auſtère : & c'eſt ce que nous n'avons jamais pu obtenir. On auroit dû dès les premiers ſoupçons de la Maladie retrancher la plus grande partie de la nourriture. Il eſt certain que ces animaux ceſſant de ruminer pluſieurs jours avant de paroître malades, la fiévre qu'ils ont dès lors énerve l'action de la ſalive, des ſucs digeſtifs, & ôte aux fibres la

force

force de contribuer à la digeſtion en appellant ailleurs les eſprits animaux, ou, ſi l'on veut, la chaleur naturelle. De-là les alimens n'étant pas ſuffiſamment broyés & préparés, croupiſſent dans le premier eſtomach. Ne ſortant pas du premier eſtomach, ceux qui ſont dans le ſecond s'y durciſſent, s'y échauffent. La bile dépouillée de ſa qualité ſavoneuſe & de ſa conſiſtence ordinaire, n'ayant plus ſon activité, l'engorgement augmente inſenſiblement, il ſe fait un étranglement que ſuit bien-tôt l'inflammation de la *Franche-mule* ou du troiſiéme eſtomach, le ſang n'étant plus renouvellé par un chyle doux & qui ait toutes les qualités convenables, s'allume, l'inflammation gagne tous les viſcéres, la fiévre devient *lippirique*, c'eſt-à-dire, que les parties intérieures brulent, & les parties

extérieures ſont froides. A tant de maux que faire ? Ou plutôt que faiſoit le propriétaire d'une étable ? (Car nous n'avons eu long-tems que le titre de ſpectateurs, & c'étoit ſous nos yeux qu'on eſſayoit les remédes de tous ceux qui diſoient en avoir.) Conduit par ſes préjugés, perſuadé qu'on doit ſe fortifier dans la Maladie, parceque les forces diminuent, il traitoit ſes bêtes, comme il ſe ſeroit traité lui-même. Il leur donnoit force vin aſſaiſonné de muſcade, canelle, poivre, &c. .... Qu'en arrivoit-il ? Le mal augmentoit & la mort enlevoit bien-tôt tous ſes beſtiaux.

En vain, faiſions-nous obſerver que l'orviétan, le thériaque, la canelle, la muſcade, l'eau-de-vie, la poudre à canon, l'ail & tous les autres cordiaux quels qu'ils ſoient devenoient nuiſibles dans le cas préſent,

il espéroit toujours & se flattoit de réussir en en donnant encore de nouvelles doses. En vain, nous ordonnions la diéte, le régime, l'eau blanche réitérée plusieurs fois le jour & un peu tiéde pour resoudre les engorgemens & calmer l'inflammation ; si par hazard on nous promettoit de suivre nôtre conseil, on étoit bien résolu de nous tromper, & la nuit on veilloit les animaux pour les faire manger où boire beaucoup de vin aromatisé. Nous avons vu des gens qui ont dépensé jusqu'à une feuillette de vin pour cinq ou six vaches dans fort peu de tems. Nous résolumes donc d'attendre patiement que le mauvais succès des remédes qu'on employoit en fît souhaiter d'autres, & nous apprît à nous-mêmes le chemin qu'il falloit suivre, & que nous fussions les maîtres d'essayer différentes méthodes,

indicatio à juvantibus & lædentibus.

Pour prevenir enfin l'inflammation ou en arrêter les progrès, nous prefcrivimes des faignées, & on les réitera de façon à efpérer qu'il ne pouvoit plus refter de germe d'inflammation, fort peu de fuccès. Nous ne vuidions pas les eftomachs. Nous donnâmes de l'huile à grandes dofes & des purgatifs réitérés pour accélérer les évacuations des premieres voies; l'inflammation augmentoit, ou du moins les progrès n'en étoient point fufpendus. Quelques-uns d'entre-nous ordonnoient des apozémes, des potions fébrifuges, du quinquina; nul fuccès. La fiévre étoit une fiévre peftilentielle, pourpreufe, inflammatoire, & on doit fçavoir par analogie que ce n'eft pas dans cette efpéce de fiévre que le quinquina réuffit. Quelques Medecins employerent les fudo-

rifiques, le ſang de bouquetin, le camphre, la ſuye de cheminée, on couvroit des vaches de fumier pour les faire ſuer ; nul ſuccès. En effet, les ſueurs en dépouillant le ſang ne le laiſſent que plus diſpoſé à l'inflammation & à la cangrène. La fiévre que l'on appelle *Suette*, en eſt une preuve ſuffiſante.

De quel côté ſe tourner ? On imagine, on conſulte, on lit les différens Auteurs, enfin la fiévre étant une fiévre maligne qui paroiſſoit vouloir pouſſer à la peau, la nature étant accablée par la fureur de la Maladie avant qu'elle ait pu ſe procurer & meurir des criſes, on crut qu'il falloit déterminer à l'extérieur des dépôts, qui puſſent devenir dépôts critiques, & détourner la plus grande partie de la matiére morbifique. C'étoit imiter la nature. Nous découvrions un levain

morbifique d'une activité singulière, dont la contagion portée par l'air, par la transpiration, par les exhalaisons des corps, pénétroit, infectoit, cangrenoit les viscéres les plus inaccessibles. Il est vraisemblable que si nous pouvions ouvrir une porte suffisante à ce virus malin, détourner de ce côté les esprits, déprisonner l'air renfermé, procurer un dépôt considérable, l'entretenir bien ouvert, bien suppurant, nous pourrions alors nous flatter de guérir, sur-tout si le remé-de étoit administré de très-bonne heure, avant que la disposition du sang fût devenue telle que les remé-des seroient inutilement administrés. Nous ordonnâmes de faire des cauteres sous la gorge de ces animaux à l'endroit qu'on appelle *fanon*. Les Paysans appellent cette méthode *herber*. Nous faisions percer devant nous

la peau avec un inſtrument tranchant. On introduiſoit le doigt dans le trou, pour détacher la peau de la chair, & former un eſpéce de chambre dans laquelle on mettoit un morceau d'ellebore noir. Pour rendre ce morceau de racine d'ellebore plus actif, nous le roulions dans un *digeſtif* fait avec le ſuppuratif & les mouches cantharides, un tiers de cantharides & deux tiers de ſuppuratif. On peut animer la racine avec de l'orpiment, du ſublimé corroſif, ou quelqu'autre cauſtique qui ait de la force. Plutôt on déterminera un dépôt, plus le dépôt ſera gros, plus il ſuppurera de tems, & plus ſurement alors on pourra eſpérer la guériſon. S'il arrivoit que le dépôt ne ſurvint pas, ſi malgré de nouveaux cauſtiques appliqués il ſe flétriſſoit promptement, nulle eſpérance de ſuccès. Enſuite on doit en-

tretenir la ſuppuration avec du ſain-doux ou du ſuppuratif ordinaire pendant quinze jours au moins, & on a ſoin de mettre un ſeton dans le voiſinage pour procurer un écoulement ſuffiſant à la matiére du dépôt.

Quelques-uns de nos confrères préferoient le fer rouge aux cauſtiques ; & il paroît par leurs obſervations qu'il réuſſiſſoit également. Quoiqu'il en ſoit, & de quelque façon qu'on procéde, un cautere qui détermine un dépôt ſuivi d'une ſuppuration abondante & bien ſoutenue, voilà le ſeul rémede qui nous a réuſſi ; mais il ne faut pas ſe flatter qu'il réuſſiſſe à toutes les bêtes malades ; il réuſſit mieux aux bêtes délicates qu'aux bêtes graſſes & robuſtes, aux jeunes qu'aux vieilles, à celles qui ſont moins malades qu'à celles qui le ſont beaucoup.

On pourroit faire venir de ces dépôts à differentes parties du corps de l'animal malade, & ce seroit le moyen, je crois, d'en tirer plus d'avantage. (*a*)

Nous faisons accompagner ce rémède d'une seule saignée, d'une grande diéte, de la boisson fréquente avec l'eau blanche, pour laisser les estomachs se vuider.

Nous avons soin aussi deux fois le jour de faire mettre un baillon aux bêtes malades pendant une heure ou

(*a*) Ramazini dans un petit Traité de la Maladie qui regnoit parmi les bœufs en Italie vers 1711, dit que tous les bœufs avoient peris, excepté un seul à qui on avoit fait un seton au col. *Omnes miserè periere, uno tantum superstite cui in collo factum fuerat setaceum.* Je viens d'apprendre qu'au village de *Bezu-la-Forest*, Diocèse de Roüen, à deux lieuës de Gournay, où étoit la Maladie contagieuse des Bestiaux, on avoit *herbé* les Vaches par précaution, & que le village avoit été préservé.

deux. Ce baillon eſt garni d'une toile entortillée, dans laquelle il faut mettre un *maſticadour* fait avec le ſel, le poivre-long, un peu d'ail & le miel. Par ce moyen la ſalive peut devenir plus fluide, ſe rectifier, & contribuer à la digeſtion. Il faut auſſi frotter les narrines & le derriére des oreilles pluſieurs fois le jour avec du vinaigre aromatique.

Outre ces rémédes, nous ordonnons un parfum dans l'étable, avec les bayes de geniévre, ou les feuilles de romarin, ſauge, rüe, abſynthe, lavande, thym, &c. ſéchées & brulées pour purifier l'air ; & il faut le continuer deux fois le jour.

La nourriture doit être fort légère. Un peu d'herbe, de ſon, de farine de ſégle, ou de l'orge moulu, le tout en très-petite doſe, & à la ſixiéme partie de la nourriture ordinaire.

Ces animaux ne peuvent guérir qu'en maigriſſant, & plus ils ſont gras, plus leur guériſon eſt difficile, & leur mort inévitable. Il en eſt de même des grandes maladies qui arrivent aux hommes.

Les Vaches que nous avons vus guérir, paſſoient par differens périodes. D'abord leurs yeux n'étoient plus rouges, ne larmoyoient plus; leur dos ſe couvroit d'écailles, leur pis étoit parſemé de boutons ou puſtules. Aux environs de leur col, & ſur-tout près du dépôt, on voyoit une grande quantité de boutons couverts de croutes qui tomboient au bout de quelques jours. Elles commençoient à ſe lécher les nazeaux, la peau; leur poil ſe raffermiſſoit, le lait revenoit, la fiente étoit plus ferme, & nous n'en avons point vu qui ayent éprouvé de récidives.

Quelques-unes ont eu des pustules sur la langue qu'il a fallu ratisser jusqu'au vif, & bassiner avec du vinaigre & du sel, mais ce cas étoit malheureusement rare.

On peut toujours tirer un bon prognostic des accidens extérieurs qui surviennent à une fiévre maligne. La peste est dans son déclin & fort bénigne, quand les bubons sont fréquens & bien extérieurs. C'est ce qui nous fait espérer de la bonté de la méthode que nous proposons, parce qu'elle seule nous paroît pouvoir déterminer le levain de la Maladie à sortir extérieurement.

Lu & approuvé ce 28. Juin 1745.

CREBILLON.

VEU *l'approbation du sieur* CREBILLON *Permis d'imprimer.* A Paris le 30 Juin, 1745. MARVILLE.

